

ALIBIS

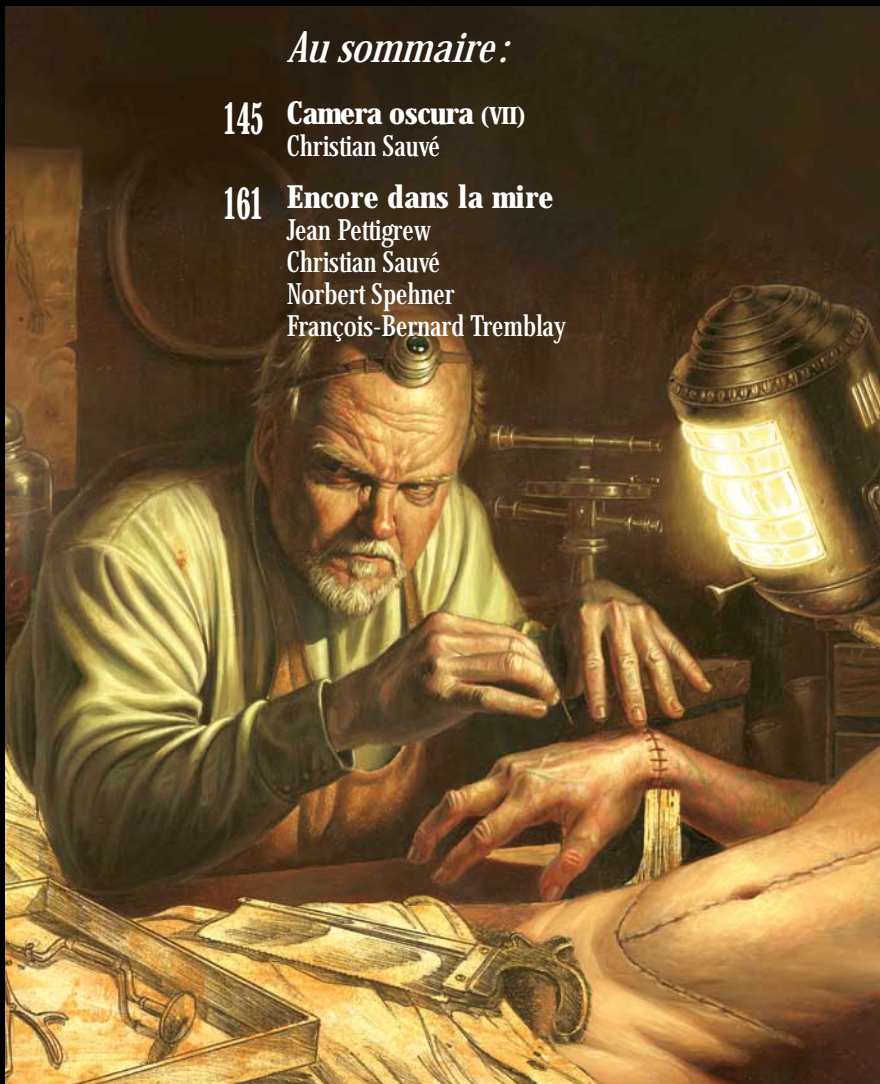
LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

145 **Camera oscura (VII)**
Christian Sauvé

161 **Encore dans la mire**
Jean Pettigrew
Christian Sauvé
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay



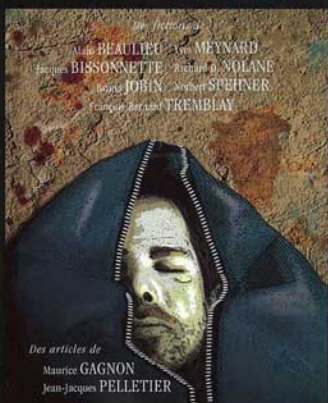
N° 7

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 6

L'ANTHROPOLOGIE FOLIAIRE DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$

Europe (surface) : 32 \$ / 28 euros

Europe (avion) : 40 \$ / 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Je débute mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par Les Publications de littérature policière inc.

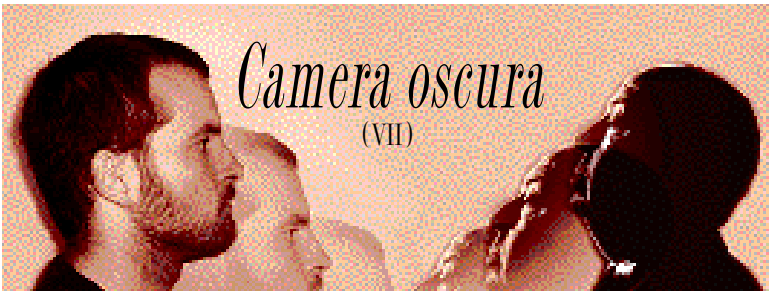
Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 7 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 7 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2003

© **Alibis et les auteurs**



Au programme de cette édition estivale: des films qu'on attendait depuis longtemps, des sujets à peine décalés de la réalité, des escrocs sympathiques, des voleurs bien équipés et des retournements de situation à n'en plus finir. Qu'il s'agisse de simples divertissements ou bien d'intrigues plus tordues qu'il est possible de les imaginer, il y en a pour tous, ce trimestre-ci.

Enfin sur vos écrans

Pour les cinéastes, la production d'un film peut parfois être aussi mouvementée que son intrigue. Comme les budgets hollywoodiens tournent autour de quarante millions de dollars US (sans compter le coût de la mise en marché), obtenir le feu vert pour un film peut s'avérer toute une aventure, qui est loin de se terminer sitôt le tournage amorcé. Toutes sortes de mésaventures – accidents de tournage, actualité dérangeante, résultats en dessous des attentes – peuvent encore affliger un film avant sa diffusion à l'échelle du continent, si diffusion il y a. Trois titres parus durant le dernier trimestre illustrent bien la vie difficile des cinéastes.

The Hunted, par exemple, a souffert d'un contretemps tout bête: l'acteur Benicio del Toro s'est cassé un poignet pendant le tournage d'une scène de combat corps-à-corps, ce qui a entraîné un délai de quatre mois. Le moins que l'on puisse dire après avoir vu le film, c'est qu'il s'agit effectivement d'un tournage où la santé des acteurs semble avoir été mise à rude épreuve. Une bonne vieille histoire de poursuite entre un soldat devenu fou (del Toro) et son mentor plutôt pacifiste (Tommy Lee Jones), **The Hunted** se distingue surtout par la violence sauvage de ses scènes d'action.

Réalisé par le légendaire William Friedkin (**The French Connection**, etc.), **The Hunted** situe son jeu du chat et de la souris dans les environs verts et humides de la région de Portland, Oregon. Ce n'est sans doute pas un



hasard si, visuellement, le film ressemble à **Rambo: First Blood**. Il s'agit après tout du même type d'intrigue, tellement familière qu'on s'étonne à peine de voir le scénario « oublier » certains détails, puisqu'on peut prendre pour acquis que le public *sait* déjà tout ça. C'est parfois efficace (le film avance à un rythme soutenu), même aux dépens d'une certaine cohérence : des développements ne sont jamais expliqués ou explorés. Peut-être quelques scènes ont-elles été laissées sur le sol de la salle de montage... ?

146 Même les spectateurs les plus indulgents auront de la difficulté à excuser une séquence où les personnages principaux interrompent une poursuite haletante pour se façonner des armes à l'aide de roches et de ferraille. Ce qui suit, cependant, est un des combats

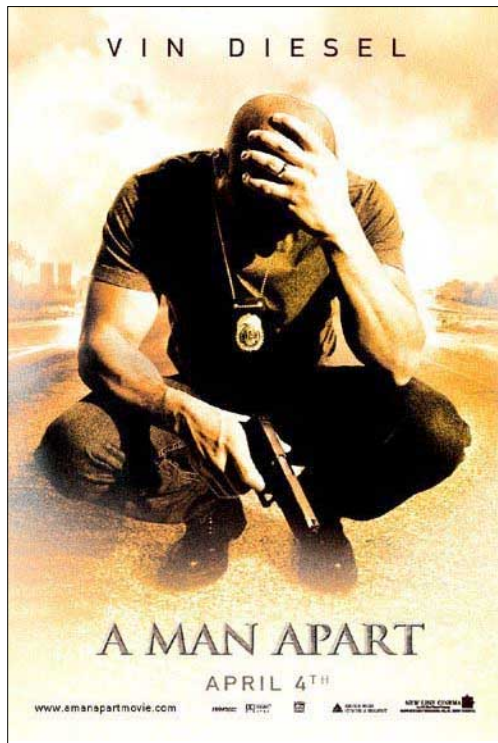


corps à corps les plus douloureux jamais portés à l'écran. Alors que chasseur et proie se livrent à un dernier affrontement, le sang gicle, les coupures s'accumulent et la douleur devient presque palpable. Friedkin ne fait aucune tentative pour polir ou glorifier la violence du film, et cette impression de brutalité est celle qui persiste. Affligé d'une intrigue moyenne que la direction photo et la réalisation efficace ne tardent pas à faire oublier, voilà un thriller qui vous fera serrer des dents, en partie par empathie pour les acteurs.

Si le retard qu'a subi **The Hunted** était dû à des contraintes de production, il n'en était rien pour **A Man Apart**, un film complété au début de l'an 2002 qui a patienté près d'un an sur les tablettes avant d'être distribué – avec des retouches.

Cela ne prend que quelques minutes pour réaliser pourquoi **A Man Apart** a mis tant de temps à sortir des voûtes de New Line Studio. Pour ne pas mâcher nos mots, disons qu'il s'agit d'un film strictement ordinaire. Rien de neuf dans cet affrontement entre un agent de la DEA (Vin Diesel) et un cartel de drogue mexicain. Le réalisateur F. Gary Gray semble s'ennuyer aux commandes de ce film banal. Le scénario est familier et sans éclat. L'intrigue évolue de façon torturée et difficile. Les scènes restent sans vie. Les dialogues sont sans relief.

Les acteurs doivent se débrouiller avec le matériel qui leur est fourni et celui qui s'en tire le mieux est Vin Diesel, qui profite de ce film pour livrer une performance plus complexe que celle que l'on lui demande dans des productions comme **The Fast**



And The Furious ou bien **XXX**. Sans pour autant impressionner, Diesel réussit à nous présenter un policier en deuil avec une certaine justesse. Ce n'est pas une coïncidence s'il tient la vedette dans les deux seules scènes du film qui échappent à la monotonie : une confrontation avec Timothy Oliphant lui permet de jouer du muscle alors que, quelques minutes plus tard, il renoue avec le moule du héros d'action lors d'une transaction qui tourne spectaculairement mal.

Hormis ces deux scènes, l'ennui est inévitable. La finale est convenue et sape l'intérêt des deux séquences qui inaugurent le dernier acte du film. Tout comme **Knockaround Guys**, **A Man Apart** est un film que seule la présence de Vin Diesel parvient à sauver.

Autant **A Man Apart** peut représenter un modèle navrant du thriller de série B, autant **Phone Booth** est une surprise agréable pour les amateurs de films à suspense. Réalisé avec une élégance nerveuse, chapeauté par un acteur en pleine forme, voilà un film qui impressionne surtout par la pureté de sa prémisse. Une prémisse, hélas, rattrapée par l'actualité. L'histoire d'un protagoniste tenu en joue par un tireur équipé d'une carabine au ciblage laser, la sortie de **Phone Booth** avait été prévue pour septembre 2002. Hélas, la série d'attentats du « Washington Sniper » a rendu le studio Fox nerveux, et c'est ainsi que tout a été remis au printemps 2003.

148



Photo : Christine Loss

L'attente en valait la peine. Disons-le d'emblée : **Phone Booth** est un des meilleurs thrillers à arriver en salles depuis longtemps. La simplicité de la prémisse fait sa force : confiné à une cabine téléphonique et d'une durée de 85 minutes en temps presque réel, l'unité de lieu, d'action et de temps atteint un noyau dur qui accentue le caractère désespéré de l'intrigue. Pour un film où la caméra reste presque constamment figée sur la cabine téléphonique et son occupant, **Phone Booth** redouble d'astuces pour renforcer la claustrophobie à la source de son suspense. Une partie de ce succès revient à Colin Farrell, qui profite de sa propre réputation en interprétant « Stu », un homme qui pense ne pas avoir de problèmes. L'autre partie de l'équation est Kiefer Sutherland, dont la voix façonne à elle seule un antagoniste mémorable.

Les reproches qu'on pourrait adresser à **Phone Booth** sont presque sans conséquences, compte tenu des qualités du film. On souhaiterait peut-être que la motivation du tireur soit un peu plus forte : la peine qu'il veut imposer à « Stu » semble bien disproportionnée face à la trivialité de ses fautes. Mais peut-être s'agit-il là d'une leçon bien morale, que l'intention est souvent aussi dommageable que le geste... Quoi qu'il en soit, **Phone Booth** est le genre de thriller pur et dur qu'il serait impensable de manquer si l'on est amateur. Vif, dynamique et proposant un plaisir soutenu, voilà un film qui exploite les forces du cinéma et qui renouvelle le blason parfois bien terne du genre.

Manchettes et machettes

Même si la sortie de **Phone Booth** a été affectée par l'actualité, il n'était pas très difficile de regarder le film en oubliant le « Washington Sniper ». Après tout, il y avait une sacrée différence entre les assassinats aléatoires de la réalité et le tireur moraliste du scénario. La sortie **Tears Of The Sun** n'a pas eu à souffrir des convulsions géopolitiques récentes, mais il est beaucoup moins facile de regarder le film sans établir des parallèles entre les manchettes et l'idéologie suggérée par le scénario.

Tears Of The Sun débute alors qu'un coup d'état déstabilise un pays d'Afrique. Pressé d'évacuer ses ressortissants, le gouvernement américain expédie une unité militaire pour secourir trois docteurs menacés par la guerre civile qui fait rage. À première vue, la mission semble élémentaire pour le commandant de l'unité (Bruce Willis), mais ce qu'il découvre, aux côtés du médecin qu'il

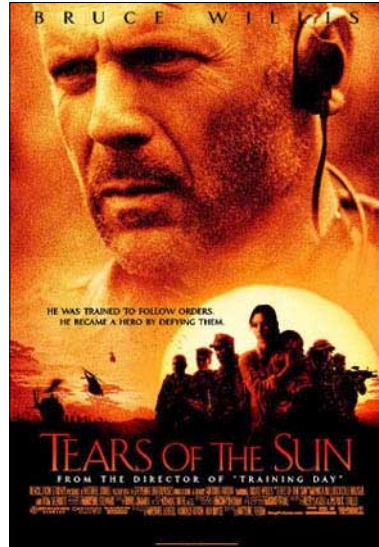
doit secourir (Monica Bellucci), le fait éventuellement changer d'avis. Confrontés à des atrocités d'une brutalité insoutenable, les soldats doivent remettre en question leur mission.

La survie de leur unité devra passer par des combats d'un réalisme remarquable, admirablement portés à l'écran par le réalisateur Antoine Fuqua. Il est étonnant de constater à quel point le film réussit à maintenir l'intérêt malgré des personnages secondaires à la consistance brumeuse. Seul Bruce Willis émerge du film, en nouveau spécimen de l'archétype du guerrier silencieux à la John Wayne : dur, stoïque et prêt à faire les sacrifices nécessaires quand quelque chose doit être accompli. Il prête au film une crédibilité que **Tears Of The Sun** ne mérite peut-être pas :

150

affligé d'un côté manipulateur et d'un sentimentalisme parfois repoussant, ce produit va à l'encontre des meilleures intentions d'Hollywood. Il me semble incongru de montrer une héroïne bien roulée dans un film où les mutilations mammaires sont utilisées comme élément majeur de l'intrigue. Des erreurs techniques feront rager les puristes (des avions « gagnent » des missiles en plein vol, un amiral parle au téléphone à partir du tarmac bruyant d'un porte-avions, etc.) alors que les simplifications de l'intrigue durant les cinq dernières minutes apparaissent comme une sortie facile. C'est ainsi qu'un enjeu complexe peut devenir totalement noir et blanc (sans jeu de mots) dès qu'on y mêle atrocités, héritier en danger et explosifs thermobarique. Hybride malaisé entre une présentation dramatique axée sur un dilemme moral et un film d'action, **Tears Of The Sun** déçoit en transformant un film difficile en spectacle militaire.

S'il ne s'agissait que de ces considérations, il n'y aurait plus rien d'autre à dire sur le film. Mais alors que **Tears Of The Sun** développe sa thèse d'interventionnisme vertueux (le film se conclut



sur la fameuse citation d'Edmund Burke, « The only thing necessary for the triumph of evil is for good men to do nothing. », les parallèles entre le film et l'actualité deviennent frappants. À peine un mois après la sortie en salle de **Tears Of The Sun**, une coalition menée par les États-Unis envahissait l'Irak avec une justification qui, selon certains, ressemblait étrangement à celle des soldats du film : impossible d'assister à tant de souffrance, de méchanceté sans intervenir. Conviction idéologique profonde ou mensonge blanc qui aide à masquer les raisons plus pratiques de conquérir des pays du tiers-monde ? À la rigueur, **Tears Of The Sun** peut servir de pièce de propagande pour l'idéologie néo-conservatrice qui voit en ce « New American Century » une obligation morale d'éradiquer le mal de la planète.

Le nom est Banks, Cody Banks

À une époque où les studios cherchent constamment à améliorer leur profil et leurs profits, peut-être était-il inévitable de voir MGM chercher à recréer le succès de la série James Bond. Adaptation et parodie occasionnelle de la vénérable franchise d'espionnage dans un contexte adolescent, **Agent Cody Banks** s'annonce comme étant le volet inaugural d'une nouvelle série. Le film est non seulement construit comme un James Bond (y incluant *girls*, *gadgets* et *gambling*) mais il prend également soin d'introduire le personnage de Cody Banks comme un héros récurrent, un adolescent de quinze ans qui (à l'insu de ses parents) a profité d'un camp de vacances factice pour devenir un « agent junior » de la CIA. Sa première mission ? « *Save the World. Get the Girl. Pass Math.* » On annonce déjà une suite pour 2004...

Frankie Munez interprète ici un rôle d'ado sympathique très similaire à celui qu'il campe dans la série *Malcolm in the Middle*.



Ce n'est pas difficile pour le spectateur de se laisser embarquer de plein gré dans ses aventures, et ce, peu importe son âge. La première heure du film est de loin supérieure au reste, alors que Banks doit composer à la fois avec sa mission et sa vie d'adolescent. **Agent Cody Banks** a beau avoir lieu dans un registre moins fantaisiste que celui de l'univers de **Spy Kids**, c'est amusant de voir des agents de la CIA aider Banks à faire le ménage, gagner la confiance des filles et passer son permis de conduite. Le scénario comporte son lot d'invéraisemblances (qui aurait cru que la CIA avait un tel campus à Seattle ?), mais pas davantage que les films similaires pour adultes.

Agent Cody Banks se gâte cependant quand vient le moment d'infiltrer la forteresse ennemie, d'éliminer la menace qui pèse sur le monde, de secourir la jolie blonde et d'échapper à l'explosion finale. Ici, aucun degré d'ironie : plus Banks singe Bond, plus l'intérêt s'évapore. Les parents soucieux des visionnements familiaux grinceront sans doute des dents en voyant la mort grotesque du vilain, un moment qui semble détonner du reste de ce film littéralement bon enfant. Réalisé avec charme et dynamisme, **Agent Cody Banks** est donc un film pour la famille que tous voudront regarder.

152

Retournement fatal

Encouragé par le succès de films tels **The Sixth Sense**, **Fight Club** et **Memento**, il est maintenant commun de voir des scénarios surprendre l'audience avec des révélations finales qui remettent en question la totalité du film. Mais comme tous les procédés dramatiques, il est possible de mal utiliser les retournements et d'obtenir des résultats désastreux. Ce trimestre-ci, les films **Basic** et **Identity** sont venus se fracasser contre les écueils du retournement fatal. Examinons les dégâts.

Avertissement ! Malgré des efforts raisonnables pour éviter de gâcher les films par des révélations trop explicites, la discussion qui suit suggère nécessairement des secrets que les spectateurs plus sensibles préféreraient sans doute éviter d'apprendre.

Nul besoin d'être un avocat pour savoir que « la vérité » est un concept relatif. Au cinéma, la référence phare à ce sujet est **Rashomon**, un film dans lequel de multiples perspectives se chevauchent pour décrire un seul événement, chaque témoin ayant perçu la même réalité selon des critères bien différents. À première

vue, **Basic** reprend cette idée. Un interrogateur habile (John Travolta) est chargé d'enquêter sur la disparition d'une unité d'entraînement de l'armée américaine. Qu'est-il vraiment arrivé à l'officier sadique (Samuel



L. Jackson) qui menait l'unité? Deux survivants présentent leur version des faits (l'un d'un lit d'hôpital, l'autre d'une cellule), des versions qui semblent irréconciliables. Mais c'est sans compter sur l'astuce de

Travolta et, de plus en plus, sur la ténacité de l'officière (Connie Nielsen) qui l'assiste dans son enquête.

Durant la première heure, **Basic** donne l'illusion de se diriger vers un objectif éloigné mais cohérent. Bien que la direction photo soit un peu trop gratuitement agressive (on force la dose en matière de tonnerre, d'éclairs, de pluie diluvienne et de montage trop saccadé) et que le scénario semble chercher son ton, la performance de Travolta est délicieusement bourrée d'énergie. Les deux récits des survivants sont incompatibles, mais rien ne permet de douter qu'il y ait une troisième version des faits.

Puis les révélations s'accumulent, sapant la cohésion de l'intrigue. Une bataille entre les deux protagonistes est mal insérée dans le scénario, de bizarres substitutions ne viennent rien régler, des personnages mentent sans raison après le dévoilement de leurs véritables motivations et même le véritable protagoniste du film n'est plus la personne que l'on pense...

Basic a au moins le bon goût d'amoindrir sa cohérence au profit d'une très heureuse dernière scène qui brise l'atmosphère orageuse du film à coup de soleil et de réconfort. Mais à bien y réfléchir, la réalité objective que suggère cette scène finale rend les agissements initiaux des personnages d'autant plus inexplicables.

Pourquoi se compliquer la tâche en mentant sans raison ? Malgré toutes ses qualités, **Basic** suscite donc plus de questions que d'admiration.

Il en est tout autrement pour **Identity**. Voilà un film qui, au premier regard, semble prendre un malin plaisir à s'imposer comme un amas de clichés. Par une succession de coïncidences, d'accidents et d'autres manipulations dramatiques, dix étrangers sont contraints d'échapper à un orage en se réfugiant dans un hôtel miteux. Mais, comme dans tous les bons thrillers du genre, un des dix pensionnaires est assassiné. Puis un deuxième, un troisième...



Photo : Suzanne Tenner

154

Film de *serial killer* bien ordinaire ? Pendant une heure, ça semble être le cas. La réalisation fort habile de James Mangold aide à faire passer la pilule, mais **Identity** apparaît comme un *thriller* à peine plus compétent que la moyenne. Puis, une accumulation rapide d'événements tout à fait impossibles mène à un retournement qui ne serait pas inapproprié dans un roman de Patrick Senécal. L'explication de ces « impossibilités » est d'une ampleur à couper le souffle. Si l'on parvient à surmonter l'impression déplaisante que l'on vient d'assister à une heure de trivialités (**Identity** aurait gagné en efficacité s'il avait été bref comme un épisode de la série **The Twilight Zone**), il est possible de ce sentir étrangement épris d'un film avec autant d'audace.



Mais voilà que trente secondes avant la fin arrive un autre retournement bien plus modeste, et sans doute encore plus impossible (c'est mal connaître les procédures de punition capitale) qui vient enlever une finale plus ou moins heureuse au profit d'une conclusion d'une méchanceté subite. Certains lecteurs de cette chronique verront là une éclatante réussite ; d'autres trouveront ce retournement final absurde et grotesque. Aimez, détestez... ou les deux à la fois. L'ironie suprême d'**Identity** (mis à part le fait d'être exactement le type de scénario contre lequel rage Charlie Kaufman dans **Adaptation**) est qu'il est non seulement possible d'être partagé au sujet de ce film... mais qu'il pourrait même bien s'agir de l'effet recherché.

Petites et grandes escroqueries

S'il y a une leçon à tirer des deux films précédents, c'est qu'une tricherie est bien plus facile à accepter si le résultat est heureux. Cela semble être le mot d'ordre pour les scénaristes de **Confidence**, un petit thriller délicieux où tel est pris ceux qui croyaient prendre.

Étant donné la teneur du film, aucun avertissement n'est nécessaire. Alors que le narrateur nous montre son corps sanglant abandonné dans une ruelle, puis nous raconte comment son équipe a



réussi à tromper une « cible » par un faux meurtre quelques semaines plus tôt, il n'est pas particulièrement difficile de prédire que le corps gisant sur le sol n'est qu'une autre filouterie. Les bons films d'escroquerie savent qu'ils doivent livrer des héros astucieux, des retournements dramatiques et

des finales heureuses. **Confidence** ne fait pas exception et l'intérêt du film consiste à assister au déroulement de l'opération.

Ici, Ed Burns mène une équipe d'escrocs qui voyage de grande ville en grande ville, cherchant des coups fumeux. Les affaires tournent mal à Los Angeles, alors qu'une opération attire l'attention d'un criminel (Dustin Hoffman, dont la présence se limite à un caméo) qui n'est pas particulièrement heureux de s'être fait berné. Il fait exécuter un des membres de l'équipe et menace les autres protagonistes d'un sort similaire... à moins qu'ils ne puissent exécuter une petite opération pour lui. Cette opération plongera personnages et audience dans les détails (raisonnablement convaincants) d'une nouvelle entreprise, des détournements de fond à l'étranger et des amples charmes d'une jolie pickpocket (Rachel Weisz) qui donnera du fil à retordre à tous.

Le maître du jeu est Ed Burns, évidemment, et la joie du film est de voir comment il réussira à entourlouper tout le monde, y compris ses partenaires, pour obtenir ce qu'il veut. Malgré sa narration, ne croyez pas tout ce que vous entendez, car il ment même à son auditoire ! Ajoutez à tout ça une conclusion triomphale et vous n'obtiendrez peut-être pas un film sans fautes (tous, par exemple, ne seront pas également sensibles au charme de Burns, Weisz ou Hoffman), mais certainement un polar léger au-dessus de la moyenne, parfait pour passer un bon moment.

Dans la même genre, on trouve **Poolhall Junkies**, malgré un élément criminel bien mince. Si les escrocs de **Confidence** détournent des millions de dollars, les protagonistes de **Poolhall Junkies** sont des escrocs amateurs, écumant les tavernes autour des tables de billard, cherchant à confondre ceux qui se pensent un peu trop sûrs d'eux-mêmes. Ici, un jeune prodige de *pool* doit composer avec un gérant véreux qui n'hésite pas à menacer le protagoniste au revolver s'il ne parvient pas à payer une dette injuste...

Artifices de bar et de billard sont au programme de ce film à petit budget mettant en vedette un certain Mars Callahan, qui écrit, réalise et interprète son premier film. Comme la plupart des œuvres dépendant autant





d'une seule personne, **Poolhall Junkies** souffre d'un excès d'indulgence. À essayer d'être beaucoup trop cool, le film n'évite pas les écueils des inconsistances de ton, des scènes un peu ridicules, des moyens réduits et des dialogues surfaits.

Mais il s'agit d'une première œuvre et nous nous attarderons plutôt aux qualités : une distribution surprenante (Christopher Walken, Rod Steiger et Chazz Palminteri dans des caméos glorifiés), une réalisation plaisante, des trucs de billard amusants et une impression d'autant plus plaisante si l'on est amateur de *pool*. La structure du film ressemble beaucoup à celle d'un drame sportif, à la différence que l'on pratique ici l'astuce autant que le billard : la conclusion dépend autant de l'intelligence des protagonistes que de leurs talents sportifs. **Poolhall Junkies** est un départ encourageant pour un réalisateur qui promet ; reste à voir ce que Callahan fera avec plus d'argent, d'expérience et de retenue.

Vols équipés

Coïncidence bizarre, équipes d'escrocs et de voleurs semblent avoir pullulé sur nos écrans durant ce trimestre. Mais éléments narratifs communs n'entraînent pas nécessairement des films similaires, la preuve en étant évidente à l'étude des trois prochains efforts.

The Good Thief, d'abord : Ce remake du film français **Bob Le Flambeur** (1955) passe son temps à décrire l'existence de Bob Montagnet, ex-voleur professionnel maintenant héroïnomane bourru et joueur compulsif. Peu d'acteurs auraient pu jouer Bob aussi magnifiquement que le fait Nick Nolte, qui parvient à lui donner une majesté impressionnante. Peu importe qu'on le retrouve à subir une cure de désintoxication à la dure, ou bien à briser la banque d'un des casinos les plus somptueux de Nice, Nolte est aisément la meilleure raison de voir **The Good Thief**. Sa performance brille au cœur d'un film vague et confus.

La séquence d'ouverture dynamique donne le ton, alors qu'une équipe de cambrioleurs déploie une variété de moyens pour dévaliser quelques millions de dollars en bijoux d'une banque que l'on disait imprenable. S'ensuit une intrigue bien ordinaire peuplée de trafiquants d'armes et de policiers dépourvus. Il y a de fort bonnes séquences d'action, bien que le cirque de batailles finales (dont une à l'intérieur d'un cercle de feu provoqué par l'écrasement d'un hélicoptère ; fallait y penser !) n'arrive pas à dépasser une poursuite du tonnerre entre un véhicule tout-terrain et une armée d'auto patrouilles à la mi-film. L'intérêt du film tient à la camaraderie et la collaboration entre l'équipe de cambrioleurs sympathiques qui épaula le protagoniste. Il est rare



de voir des films d'action de ce type nous présenter des personnages si intéressants, qui parviennent aisément à compenser pour le manque de charisme de Jet Li, qui ne livre ici guère mieux qu'un acte de présence.

En comparaison, la plupart des acteurs qui figurent au générique du remake de **The Italian Job** se contentent seulement de performances adéquates. Mark Wahlberg (tiens, un autre ex-rappeur) est remarquablement terne dans le rôle du chef d'une bande de voleurs qui se démènent à Los Angeles pour récupérer le magot que leur a subtilisé le vilain Edward Norton (dans l'une des performances les plus ennuyeuses de sa carrière) à la suite de leur opération précédente. La suite de l'intrigue et des cascades sont toutes deux soigneusement décrites dans la bande-annonce.

Modernité oblige, on n'a gardé de l'original que le titre et le magnifique emploi des automobiles mini-Coopers ; une fois passées les quinze premières minutes à Venise, l'action se transporte à Los Angeles et y reste. S'ensuit un film qui est indéniablement plus accessible que **Cradle 2 The Grave**, mais qui ne réussit jamais à égaler l'énergie du premier film. La distribution est impressionnante, mais se contente souvent de fournir le strict minimum, un défaut que l'on peut aisément reprocher au scénario



et à l'effet cumulatif du film. C'est un divertissement solide où l'exécution (une réalisation habile de F. Gary Gray, qui surpasse ici sa performance moyenne dans **A Man Apart**, disséqué plus haut) est plus importante que la prémisse, où l'attitude des personnages prend le dessus sur leurs motivations. C'est l'été, que voulez-vous...

160

Bientôt à l'affiche

Délais de publication oblige, la prochaine livraison de *Caméra Oscura* tentera de retarder l'arrivée malheureuse de l'automne en s'intéressant une dernière fois aux parutions estivales. Au programme : un doublon d'action à Miami avec **2 Fast 2 Furious** et **Bad Boys 2**. Puis, détour comique à Los Angeles avec **Hollywood Homicide**. Malgré nos meilleurs efforts pour déceler d'autres titres intrigants à l'horaire, on n'obtient que des propositions comme **Johnny English**, **Gigli** et **Charlie's Angel 2**. Dans un registre plus sérieux, faudra peut-être faire appel au **S.W.A.T.**, aux **Matchstick Men** et aux **Highwaymen**. Gardons espoir : bonnes vacances... et bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Jean Pettigrew, Christian Sauvé,
Norbert Spelmer, François-
Bernard Tremblay

Délit de sale gueule...

Le « délit de sale gueule » est une expression bien française qui indique que quelqu'un peut être soupçonné de toutes sortes de méfaits, de mauvaises intentions, voire de crimes, pour la simple et unique raison qu'il aurait un drôle de faciès! Par exemple, avoir une bouille arabisante aujourd'hui aux États-Unis n'est pas toujours une situation très enviable, et pour cause!

Le *Crime de John Faith*, un thriller exceptionnel de Bill Pronzini, est entièrement conçu sur ce thème. L'action se déroule à Pomo, un bled paumé et plutôt tranquille de la Californie. Hormis la saison de pêche, on y voit aucun touriste. Mais voilà qu'apparaît John Faith, un costaud à l'allure pas très rassurante: il a un visage repoussant, couvert de cicatrices. Son arrivée déclenche aussitôt les inévitables ragots, les rumeurs et les spéculations les plus folles se mettent à circuler alors qu'il n'est encore rien arrivé de spécial. On imagine sans peine ce qui va se passer quand un meurtre aura lieu et que tous les soupçons se porteront

sur le pelé, le galeux, le mèteque, le nouveau venu, John Faith.

Avec un sens du suspense remarquable, Pronzini, un auteur souvent sous-estimé, nous entraîne dans la descente aux enfers de ce malheureux Faith dont le seul crime, finalement, c'est d'avoir une sale tête (qui excite tout de même quelques bonnes femmes!) Sa présence agit comme un révélateur de toutes les tares, de tous les petits secrets sordides de ce patelin, soporifique en apparence, mais dont les habitants cachent de très vilains secrets. Dans les placards de la municipalité, des squelettes fort nombreux se mettent à improviser une danse macabre frénétique. Il y aura du sang, des larmes, des cris, de la fureur quand tous les préjugés se retourneront contre l'étranger et que la chasse à l'homme sera ouverte.

Bill Pronzini a commencé sa carrière d'écrivain avec la rédaction de romans érotico-pornographiques écrits sous divers pseudonymes, puis s'est consacré à divers genres dont le roman noir, le roman d'aventures, le western et même la science-fiction. Il est le



créateur d'un personnage culte du roman noir, le détective Nameless (Sans nom). *Le Crime de John Faith* est une illustration parfaite de ses grands talents de conteur... et de fin psychologue! (NS)

Le Crime de John Faith

Bill Pronzini

Paris, Folio (Policier 277), 2003, 430 pages.



Du rifici à Düsseldorf

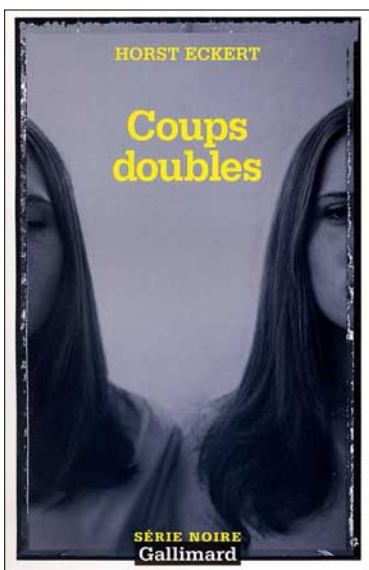
D'abord un agacement... Je n'aime décidément pas les affreuses couvertures de la Série Noire et celle-ci ne fait pas exception. Je dois donc me faire violence à chaque fois pour me lancer dans la lecture de certains titres parce que la présentation générale du livre et l'illustration de couverture sont pour moi des facteurs importants dans le choix de mes lectures (il y en a d'autres, mais ceux-là sont majeurs). Oublions donc le *look* un peu minable de *Coups doubles* (Horst Eckert) pour nous concentrer sur le récit.

Il s'agit du premier roman de cet auteur allemand à paraître dans la Série Noire et, ma foi, j'espère qu'il y en aura d'autres. Je n'essaierai pas de résumer

l'intrigue, qui est fort complexe. Il se passe pas mal de choses et sachez qu'il ne faut pas trop se fier à la quatrième de couverture qui évoque un massacre dans un Fitness Club de Düsseldorf. Certes, massacre il y aura, mais pas avant cent cinquante pages... Avant ça, il y a bien d'autres choses.

En fait, l'intérêt de ce livre se situe plutôt au niveau des personnages, eux aussi fort nombreux, mais dont on retiendra surtout Ela Bach, une jeune commissaire sexy, ambitieuse et intègre qui a fort à faire pour défendre sa place au soleil dans ce monde de flics machos et mal embouchés. Ensuite, il y a Léo, un as des unités spéciales, champion de tir qui voit sa vie professionnelle basculer quand il est atteint de la maladie de Parkinson, et enfin Zander, un ripou sympathique, très efficace sur le terrain. Ce trio improbable en arrive à collaborer dans des conditions difficiles pour résoudre de manière dramatique une affaire bien embrouillée où le crime est une affaire de jeux politiques mafieux, de perversions diverses et multiples. Bref, un bon roman de procédure policière qui ne brille pas nécessairement par son originalité, mais qui procure quelques heures de lecture agréable en compagnie de protagonistes intéressants.

Horst Eckert n'est pas le premier venu dans le *krimi* allemand. Il a déjà six romans à son actif.



Fidèle à la stratégie bordelique de l'édition française, l'éditeur publie ici son cinquième (paru en 2000) qui a remporté le prix Friedrich Glauser 2001. (NS)

Coups doubles

Horst Eckert

Paris, Gallimard (Série Noire), 415 pages.



Quand la réalité s'emmêle!

Pas facile d'être un écrivain de techno-thriller ces temps-ci, car lorsque les données géopolitiques changent d'une saison à l'autre, les conflits imaginaires disparaissent dans la poussière de l'histoire. *Goliath*, par exemple, est et restera un roman publié entre le 11 septembre 2001 et la fin du régime de Saddam Hussein. Si, au début du mois de mars 2003, certains lecteurs auraient pu être amusés par la destruction atomique de Bagdad telle que décrite dans ce roman, il en était tout autre à la fin du mois alors que de vraies bombes tombaient sur la ville.

Mauvais calcul d'Alten, donc, puisque *Goliath* se déroule en 2009 dans un monde un peu plus calme que celui d'aujourd'hui. Calme jusqu'à ce qu'un sous-marin furtif construit par des ingénieurs chinois (à partir de plans américains top secrets dérobés

par un renégat d'origine russe) détruit une unité aéronavale américaine. Une seule personne survit à l'événement grâce à une évasion terrifiante d'un porte-avions emporté au fond de la mer. Cette séquence choc ouvre le livre et annonce les couleurs : si Alten n'est pas un maître du réalisme, il sait construire une séquence d'action dans laquelle le spectacle l'emporte sur la plausibilité.

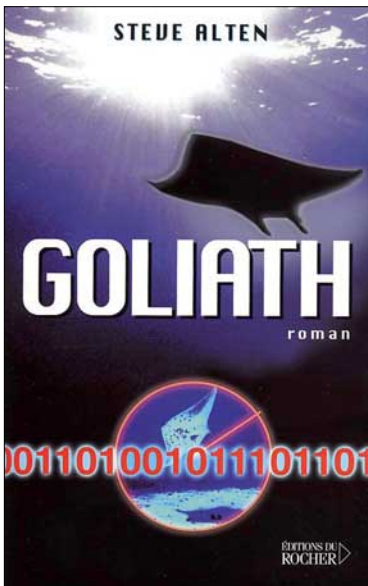
Ce côté plus spectaculaire que vraisemblable se reflète aussi dans les idées abordées dans ce livre moitié techno-thriller moitié SF, puisque *Goliath* mélange sans broncher des tas de concept disparates, allant de la nanotechnologie à l'intelligence artificielle aux recherches sur les armements nucléaires. Ce fouillis a certainement un intérêt ludique, mais n'aide en rien la vraisemblance du livre. Le développement du thème de l'intelligence artificielle « Sorcière », par exemple, n'apporte rien de neuf et son exécution s'approche parfois du ridicule. Pour les amateurs de science-fiction plus rigoureuse, le livre atteint un paroxysme d'hilarité lors d'une séquence inspirée de *Frankenstein*, alors que « Sorcière » profite d'un orage électrique pour se donner la vie.

Ce manque d'authenticité déteint également sur les séquences où les idées ne priment pas. *Goliath* est le genre de roman où les quelques personnages principaux se connaissent tous : la survivante de l'anéantissement du porte-avions est la fille d'un amiral important, l'ex-conjointe du vaillant protagoniste et l'ex-collègue du terroriste à vaincre... Les revirements dramatiques se font à coups de traits grossiers et l'intérêt de l'intrigue fléchit aussitôt que ralentit le rythme du roman.

Ceci dit, on aura beau rigoler autant que l'on veut au sujet du manque de réalisme de *Goliath*, il n'empêche que, pour un techno-thriller, l'auteur montre quand même une bonne connaissance des éléments inhérents à ce genre, et malgré une baisse du rythme vers la fin, l'affrontement entre héros et terroristes aura de quoi retenir l'attention.

La lecture, truffée d'une stupéfiante quantité de termes militaires et d'acronymes, n'est pas simple. La traductrice Marie-Claude Esten s'en tire tout de même bien en préservant le rythme souvent endiablé de la version originale, bien que les lecteurs devront composer avec de nombreuses notes en bas de page ajoutées afin de clarifier les termes moins familiers aux lecteurs francophones.

Techno-thriller dépassé par l'actualité mais d'une audace presque charmante, *Goliath* s'adresse bien sûr aux férus de gadgets et aux amateurs hyperactifs



de Tom Clancy. La réputation de Steve Alten s'est largement bâtie à partir de *Meg*, un thriller sous-marin qui parlait d'un requin gigantesque à peine crédible ; les lecteurs de *Goliath* ne seront donc guère dépayés puisque le sous-marin éponyme est construit... en forme de raie géante. (CS)

Goliath

Steve Alten

Paris, Du Rocher, 2003, 492 pages.

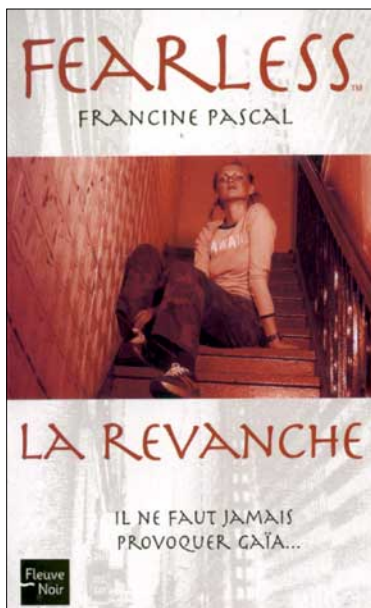
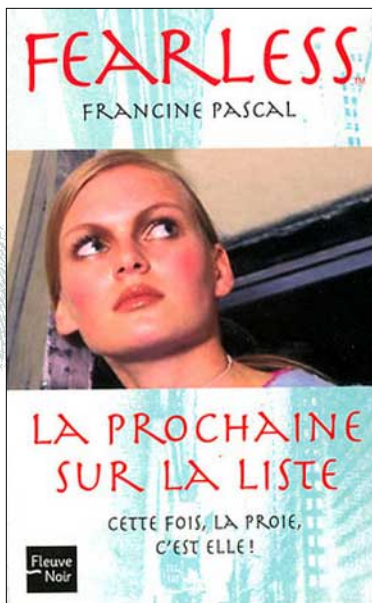


Attention !

Blonde, sans peur... et brillante

Voici une nouvelle série parue au Fleuve noir : *Fearless*, de Francine Pascal, traduit de l'américain évidemment. Les droits de télévision seraient déjà achetés et vous pourriez voir cette nouvelle série pour ados débouler prochainement sur votre petit écran... à moins que le mal ne soit déjà fait. Si c'est le cas, zapper ailleurs, et vite ! Bref, ça ne vole pas haut et pour l'originalité et l'intérêt, on repassera, vous allez voir pourquoi.

Épisode # 4 : *La Prochaine sur la liste*, avec en sous-titre : « Cette fois, la proie, c'est elle ! »



Un tueur en série rôde dans Washington Square et fait de nouvelles victimes. Gaïa enquête et essaie de le coincer pour lui foutre une raclée. D'un autre côté, il semble que la très belle Gaïa Moore, dix-sept ans, vienne d'obtenir son premier rancard. Cependant, ce n'est pas avec le beau Sam Moon comme elle l'espérait ; ce dernier sort avec Heather Gannis, une petite garce qui lui fait des vacheries. Gaïa accepte donc l'invitation au restaurant de David, un nouveau venu, et ce au détriment d'Ed, son pauvre ami en chaise roulante – qui était aussi l'ex petit ami de Heather alors qu'il était encore sur deux pattes –, beaucoup trop timide pour l'inviter à sortir. Une journée avant son premier rendez-vous, Gaïa prend le meurtrier du parc en chasse, le rattrape, le touche presque, mais doit le laisser filer pour porter secours à une jeune femme victime d'une agression. Finalement, Gaïa traque le meurtrier qui, soudainement, la traque à son tour. Il suffisait donc de se chercher à qui mieux mieux pour se retrouver à la fin avec un bel affrontement.

Épisode # 6 : *La Revanche*, avec en sous-titre : « Il ne faut jamais provoquer Gaïa... »

Gaïa se fait finalement inviter pour une sortie... à un party en plein lundi soir. Ce qui fait hurler sa tutrice Ella qui, on l'apprend dans cet épisode, est

engagé par un dénommé Loki – là, il me manque des données – pour nuire à la charmante héroïne. Bref, quelques filles se font violer et agresser sexuellement par un groupe de jeunes hommes qui n'hésite pas à coter les filles sur une échelle de valeur et à établir des classements. Évidemment, Gaia est première sur la liste. Ed, le type en chaise roulante, la met au courant des agressions – Heather, la petite copine du beau Sam Moon, a été violée – et soupçonne le beau Charlie, le type qui invite Gaia. Cette dernière ne le croit pas et dit à Ed de se mêler de ses affaires. Mary, l'amie cocainomane de Gaia, est, elle aussi, agressée par la bande. Gaia passe à l'action et tend un piège aux agresseurs.

Voilà donc la magnifique histoire d'une jeune fille de dix-sept ans avec de gros muscles. Gaia n'a rien de féminin, mis à part un romantisme cul-cul et un corps à faire rêver tous les mecs du collège. Pourtant, elle attend encore le premier baiser. Ce qui, avouons-le, ne semble guère sérieux. Elle se trouve laide – bien sûr – et elle s'habille comme les garçons : baskets, jeans, chandail d'équipe sportive, etc. Un vrai *tomboy* ! Une *Wonder Woman* sans le costume moulant des grandes occasions. En plus, c'est une catastrophe ambulante, du genre Bridget Jones. Le pire, c'est qu'on n'y croit pas une minute. Une fille de dix-sept ans qui arpente Washington Square en pleine nuit pour y faire la loi... ben voyons ! Et vous vous doutez bien que ce sont les garçons qui l'ont invitée à des sorties qui sont les opposants à sa quête. Comment une fille comme Gaia, qui n'a qu'un seul ami, en l'occurrence Ed, ne sait-elle pas pourquoi ce dernier a perdu l'usage de ses jambes ? Comment Sam, qui ne cesse de courir après elle et de la chercher du regard, n'a-t-il pas encore touché le cœur de la jeune fille qui ne cesse de penser à lui à toute heure du jour ?

La série, quant à elle, nous prépare à un mélange de *Beverly Hills* et de *Buffy contre les vampires*.

Ah oui ! Pourquoi *Fearless* ? Il s'agit en fait d'un groupe de musique dont Gaia entend les chansons de temps à autre à la radio. Une prédiction ? On en fera un *band* qui jouera dans toutes les soirées dans la série télé ! Pour faire court, dans ce que j'ai lu, ça ne justifie pas le titre de la série.

C'est vrai, je ne suis pas le public cible de *Fearless*. J'ai beau faire des efforts, je trouve cela pitoyable. J'espère que nos ados auront d'autres choses à se mettre sous la dent que ces vieux stéréotypes, sinon... j'vous dis pas ! (FBT)

La Prochaine sur la liste

Francine Pascal

Paris, Fleuve noir (*Fearless 4*), 2002, 223 pages.

La Revanche

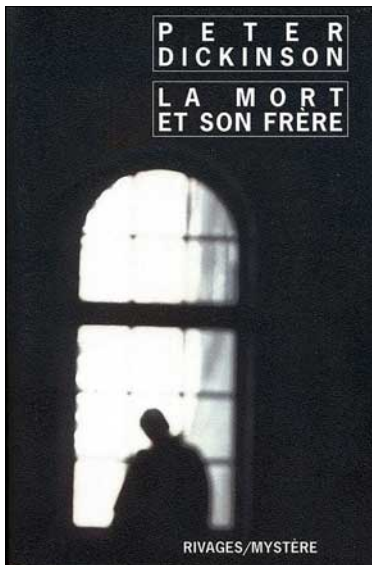
Francine Pascal

Paris, Fleuve noir (*Fearless 6*), 2002, 222 pages.



Le sommeil et son frère

Je me faisais un plaisir de lire ce roman. De un, ce serait ma première rencontre avec l'inspecteur Pibble, dont les précédents exploits avaient permis à son auteur, Peter Dickinson, de recevoir le Grand Prix de littérature policière 2002 (*Retour chez les vivants*). De deux, le bouquin était inséré dans une collection que j'aime beaucoup puisque ses deux pères, Claude Chabrol et François Guérif, lui ont donné comme mission de présenter des textes anciens d'auteurs trop souvent oubliés, mais toujours pertinents, je pense ici à Thomas Owen, bien sûr, mais aussi à Augusto De Angelis (voir *Alibis 6*), Jacques Futrelle, Algernon Blackwood, etc. De trois, la quatrième de couverture me disait que Donald Westlake avait avoué avoir été « émerveillé, envoûté et bou-



l'aversé » par ce roman. Enfin, de quatre, l'intrigue, toujours selon la quatrième, versait manifestement dans un certain fantastique. Et patatrac ! À trop avoir d'attente, il arrive souvent que l'on soit déçu. Et déçu je fus.

L'histoire n'est pourtant pas inintéressante, voyez par vous-même...

Pibble, inspecteur à la retraite de Scotland Yard, est appelé à la fondation McNair, située dans un ancien manoir recyclé en hôpital pour « cathypniques ». Les enfants qui souffrent de cette maladie ont toujours froid, somnolent sans arrêt, manifestent de l'embonpoint chronique et semblent jouir de pouvoirs télépathiques. Il rencontre la directrice, Pausey Dixon-Jones, un psychologue étrange, Ram Silver, qui s'avérera être un usurpateur, Rue Kelly, le médecin – que Pibble connaît déjà puisqu'il prend quelques pintes avec lui au pub du coin –, Doll, une jeune fille qui est la descendante des anciens propriétaires du manoir, et l'énigmatique monsieur Thanatos, richissime donateur qui inonde de son argent la fondation. Mais Pibble n'est pas le bienvenu dans ce décor, même s'il apparaît comme quelqu'un qui stimule beaucoup le sens télépathique des jeunes. C'est d'ailleurs en raison de sa présence – mais aussi parce qu'un *serial killer* vient de s'évader et qu'il est le beau-père d'une des petites patientes de l'établissement – que les événements se précipitent : les enfants craignent quelque chose, un feu ravage le manoir, Dixon-Jones y trouve la mort, l'instigateur de tout ça sera découvert par Pibble, mais ce dernier ne peut rien divulguer.

Certes, il y a de l'atmosphère. Ce manoir avec tous ces petits (gros!) enfants endormis ici et là, ce n'est pas banal, et puis les personnages sont assez fascinants, Pibble y compris. Mais, il faut bien le dire, l'action ne lève pas. Pibble, justement, se promène inutilement dans les couloirs du manoir pendant les deux tiers du volume, lui-même ne sachant trop que faire, ne serait-ce que pour justifier sa présence sur les lieux. Et puis les enchaînements sont plutôt lâches, peu convaincants – la rencontre avec Thanatos, entre autres, voire la présence même de ce personnage dans l'intrigue générale, est particulièrement mal amenée –, les liens entre l'intrigue du *serial killer* et celle du manoir sont bien ténus et on a d'ailleurs l'impression que l'auteur, devant la minceur de son premier propos, a ajouté cette histoire d'évasion pour donner un peu plus de coffre à l'ensemble.

Reste donc l'atmosphère. Et cet inspecteur à la retraite qui fait inévitablement penser à Maigret tant

il essaie de « sentir » l'atmosphère, de « connaître » les gens.

Une déception, donc, qui ne me fait cependant pas conclure que *La Mort et son frère* est un mauvais livre, loin de là, mais qui me permet de vous rappeler que le titre original anglais est bien... *Sleep and His Brother*. (JP)

La Mort et son frère

Peter Dickinson

Paris, Rivages/Mystère 49, 2003, 309 pages.



Petites villes et grands péchés

En Europe, la Deuxième Guerre Mondiale a laissé des cicatrices profondes dont certaines refusent toujours de guérir. Il faudra certainement encore attendre une ou deux générations avant que les événements tragiques des années 1939-1945 ne suscitent plus autant de passions, de discussions passionnées, voire de déchirements cruels ou de règlements de compte. L'Holocauste, l'Occupation, la Collaboration sont autant de sujets tabous, toujours explosifs dans une France rongée d'histoire.

Dans *La Honte leur appartient*, Maud Tabachnik aborde un thème qui n'est pas très original en soi,



mais qu'elle traite avec beaucoup de talent pour en faire un récit plein de tension et de (mauvaises) surprises. Elle nous convie à une sombre plongée dans le passé répugnant d'une province française. Un homme revient. Il se nomme Walter et prend en charge le cabinet d'un notaire. Autrefois, pendant la guerre, il a vécu ici, avec ses parents. Il a survécu. Ses parents juifs ont eu moins de chance : dénoncés par des notables locaux, ils ont été arrêtés par la milice et livrés à la Gestapo. La suite, tragique, on la devine : la déportation, les camps, les mauvais traitements puis la chambre à gaz ! Alors, pourquoi Jean-Pierre Walter est-il revenu après toutes ces années ? Les (méchantes) langues vont bon train, on spéculé, on comploté, on essaie de comprendre. Et s'il avait de mauvaises intentions ? Et s'il était revenu pour retrouver ceux qui ont dénoncé ses parents, ceux qui n'ont rien fait pour empêcher l'irréparable ? Dans la petite ville, il y en a qui dorment mal depuis le retour de Walter.

Peu à peu, alors que rien ne le justifie vraiment – Walter ne menace personne –, la tension monte d'un cran, puis d'un autre... La méfiance à son égard, puis l'animosité aussi. Tous ces bons bourgeois aisés ont quelque chose à se reprocher, la paranoïa s'installe jusqu'à atteindre le point de non-retour. Walter voit se dresser devant lui le mur de l'argent et la force du mensonge.

Tout cela est amené fort astucieusement par une romancière habile dans la conduite d'une intrigue dans laquelle la psychologie joue un rôle essentiel, certes, mais qui n'exclut pas non plus l'action : le bilan sera lourd ! (NS)

La Honte leur appartement

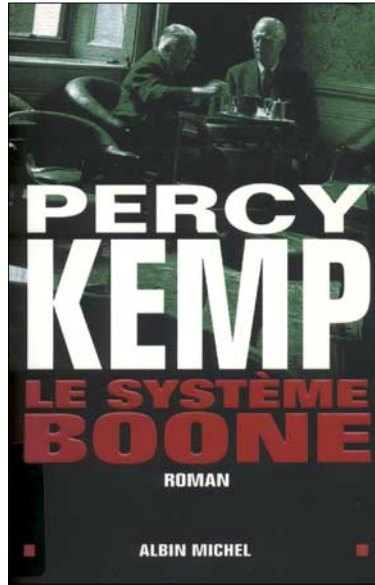
Maud Tabachnik

Paris, Le Masque, 2003, 322 pages.



L'état du monde après le 11 septembre...

On n'entre pas dans un roman d'espionnage comme dans un autre type de roman... à moins d'être un adepte, évidemment. Les auteurs du genre et leur lectorat utilisent un même code pour se comprendre, code que doit assimiler rapidement le néophyte s'il ne veut pas rater le bateau. La CIA, l'ONU, l'OTAN, l'Appareil, le Centre, Moscou, Berlin, le Kremlin, l'ex-URSS, l'Islam... tous les noms et prénoms de ceux qui dirigent ces organisations et ces pays... tous leurs représentants qui possèdent des patronymes à faire peur ou à coucher dehors...



Le Système Boone est ce genre de roman. Mais Percy Kemp a la faculté de placer ces pions de manière à ce que, après une trentaine de pages, l'intrigue nous tienne en selle jusqu'à la fin.

À Beyrouth, Harry Boone coule le parfait bonheur. Il a à son bras la superbe Maria, un bel appartement qui jouxte son lieu de travail et un système parfait, le système Boone, qui le garde à l'abri de tous. Du moins le pense-t-il. En fait, Harry Boone a quitté l'Angleterre et travaille pour le Club House, le Service secret de Sa Majesté. Mais voilà que le gros morceau, celui que tout agent secret normal voudrait avoir un jour dans sa cour, se présente : une taupe à l'interne qui vous fera passer pour un génie et qui vous vaudra toutes les félicitations et les accolades de vos collègues envieux. Mais Harry Boone n'est pas de ces agents secrets là : Boone veut préserver son intimité, sa tranquillité, son système qui lui permet de se la couler douce, de garder un profil bas... mais on lui livre Le Charif sur un plateau d'argent et il s'avère que les informations fournies par celui dont le nom de code est Tiger Woods sont privilégiées et servent à sauver La France de quelques bombes et de centaines de morts.

L'Angleterre redore son blason au niveau mondial et crée des attentes pour d'importantes informations que Le Charif donne maintenant au compte-gouttes.

Guy Fennell, qui est parmi les hommes les plus en vue du Club House, est aussi un arriviste et l'importante source qu'est Le Charif commence à le décevoir. Il propose rien de moins que l'exfiltration du Charif en dehors de l'Appareil. Briggs et Boone unissent leurs efforts pour convaincre leur source. À la suite du coup monté de l'attentat à la voiture piégée contre sa propre limousine, Le Charif, que tout le monde croit mort, est rapatrié en Angleterre via Chypre. Mais a-t-il caché des choses aux membres du Club House ? Une guerre interne s'ouvre entre arrivistes : Fennell d'un côté et Briggs de l'autre. Lequel des deux clans découvrira la vérité sur Le Charif ?

Le Système Boone est un thriller bien construit qui donne un portrait réaliste des enjeux géopolitiques tels qu'ils nous sont apparus après les attentats du 11 septembre. C'est évidemment une vision bien européenne que nous donne Percy Kemp, qui réussit le tour de force d'éviter de parler des Américains. Dans un autre ordre d'idée, le roman nous présente aussi les dessous pas toujours reluisants du monde des agents doubles, avec ses rivalités, ses manipulations faites par des espions arrivistes et opportunistes. On ne s'ennuie pas avec ce troisième roman de Percy Kemp, de culture britannique par son père et libanaise par sa mère qui, encore une fois, a réussi à livrer la marchandise et ce, en écrivant dans la langue de Molière. (FBT)

Le Système Boone

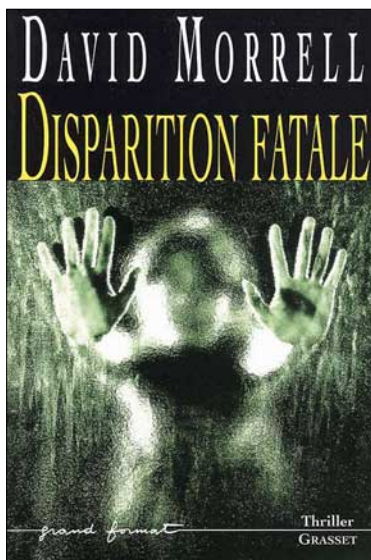
Percy Kemp

Paris, Albin Michel, 2002, 346 pages.



Disparition banale

Présenté comme un thriller alors que c'est bien plus un roman à suspense, *Disparition fatale*, de David Morrell, a pour thème une vieille recette du polar contemporain : le retour de la personne disparue (on la croit morte). Quand Brad Denning avait treize ans, son petit frère Petey, neuf ans, a disparu. Une partie de baseball avec les copains après l'école ; Brad, agacé par ce petit frère qui le suit partout, lui ordonne de « dégager » ; plus jamais on ne reverra l'enfant. Depuis, Brad supporte le poids d'une atroce culpabilité. Vingt-cinq ans plus tard, à la suite d'une émission de télévision qui lui est consacré, Brad reçoit la visite d'un inconnu qui se présente comme étant Petey. L'inconnu a une connaissance intime de leur ancienne vie familiale. Il réussit à convaincre Brad qu'il est bien le frère disparu. La joie des retrou-



vailles sera de courte durée, car l'homme que la famille entière a adopté disparaît en enlevant la femme et le fils de Brad (après avoir tenté de tuer Brad). Qui est-il donc vraiment, ce personnage qui a fait irruption dans sa vie ? Son frère autrefois disparu ou un imposteur, comme le prétend la police, qui ne croit pas au retour de l'enfant prodige. Tout cela se joue en quelques pages, au début du roman dont l'action principale est la quête désespérée de Brad pour retrouver sa famille et cet homme énigmatique et dangereux qui prétend être son frère.

David Morrell a écrit de nombreux thrillers, près d'une douzaine dont plusieurs ont été des best-sellers. *Disparition fatale* n'est pas son meilleur, loin de là. C'est l'exemple type du thriller « fabriqué » qui exige du lecteur qu'il avale de nombreuses coulèures, dont certaines nous restent en travers de la gorge. On a beaucoup de mal à embarquer dans ce récit qui est trop souvent à la limite du vraisemblable et qui ressemble davantage à un médiocre scénario de film qu'à un roman. Bien avant que la lumière se fasse dans la tête du malheureux Brad Denning, qui en voit des vertes et des pas mûres, le lecteur, lui, a compris de quoi il en retournait avec l'inconnu surgi du passé.

Bref, il ne faut pas trop se poser de questions, faire taire son esprit critique pour embarquer dans cette aventure pas très bien ficelée. À noter cependant

que Morrell réussit sa sortie: la fin est soignée et crédible. Pour voir ce qu'un auteur talentueux peut faire avec un thème semblable, il faut plutôt (re)lire les deux romans de Harlan Coben, *Ne le dis à personne* (Pocket) et *Disparu à jamais* (Belfond). Du grand art!

Petite anecdote pour terminer: David Morrell est le créateur de John Rambo, un personnage qui est devenu l'incarnation même du militarisme américain. Ce qui est assez paradoxal, soit dit en passant, Morrell étant né... au Canada! (NS)

Disparition fatale

David Morrell

Paris, Grasset (Thriller), 2003, 342 pages.



Imagination à revendre

David Beck n'est pas un médecin comme les autres. Depuis huit ans, le pédiatre travaille pour Medicaid comme un forcené dans les milieux ouvriers et fortement défavorisés dans un seul but: oublier. Oublier qu'il y a huit ans, sur les bords du lac Charmaine, se joua le drame de sa vie. Ce soir-là, un serial killer du nom d'Elroy Kellerton, alias *Killroy*, a enlevé sa femme Elisabeth pendant qu'on le matraquait à coup de batte de baseball. Le jour de leur anniversaire

de mariage, il ouvre sa boîte de courrier électronique et trouve un drôle de message dans lequel on le convie à un rendez-vous secret vers une webcam avec la mention: « Ne le dis à personne ». Au moment où il croit à une mauvaise blague, il aperçoit un code connu uniquement d'Élisabeth et lui. David n'a pas du tout le goût de rigoler. S'il en parle à ses proches, on va encore l'accuser de paranoïa... Mais lorsque Élisabeth, disparue depuis huit ans, surgit devant la caméra en temps réel, tout le passé revient.

On ne peut pas accuser Harlan Coben de manquer d'imagination. En fait, il en a peut-être même un peu trop et ce pourrait être le plus grand défaut de *Ne le dis à personne*... Si j'utilise ici le conditionnel, c'est que la lecture et l'appréciation de ce roman peuvent se faire à deux niveaux: *Ne le dis à personne*... est un roman haletant et fertile en rebondissements auquel le lecteur se cramponne et s'accroche jusqu'à la fin. Les droits cinématographiques seraient déjà achetés par les Studios Canal+/Universal Pictures, selon Claude Mesplède, critique pour le site mauvaisgenres.com. Mais pour le lecteur plus exigeant, *Ne le dis à personne*... pourrait manquer de vraisemblance avec ce veuf éploré qui joue les héros, déjoue les policiers, se bat avec eux, s'acoquine avec la racaille de la ville, vire cette dernière et tout le passé de son couple à l'envers afin de connaître la vérité sur le meurtre de son épouse et de sa soudaine réapparition sur Internet.

La fin est couci-couça, avec une information que nous avait caché tout au long du récit le narrateur à la première personne, mais qu'il nous livre sans remords dans la dernière page du roman pour provoquer un dernier rebondissement, ce dont on aurait bien pu se passer. (FBT)

Ne le dis à personne...

Harlan Coben

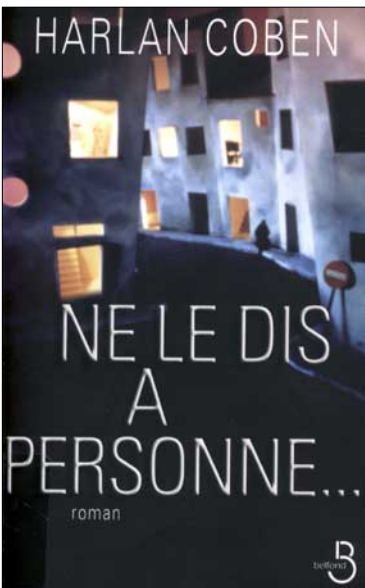
Paris, Belfond, 2002, 354 pages.

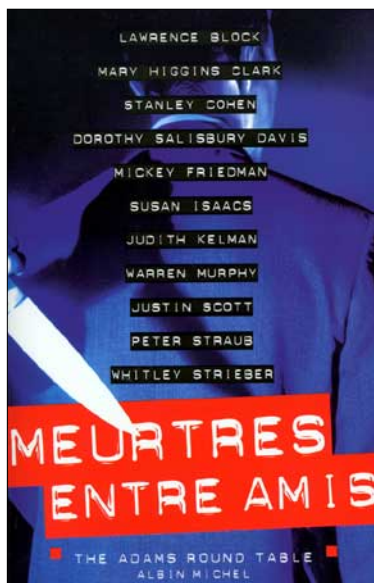


Des amis qui vous veulent du mal

Depuis plus de quinze ans, chaque mois, Mary Higgins Clark réunit les plus grands maîtres américains du roman noir et du suspense chez Adams, le célèbre restaurant new-yorkais, afin d'élaborer les intrigues de nouvelles qui paraissent ensuite en recueils sous-titrés *The Adams Round Table*, dont six sont parus en version originale et deux en traduction.

Après *Meurtres en cavale*, voici *Meurtres entre amis*, onze nouvelles de suspense inédites sur le





thème de l'amitié, réunies par Justin Scott. C'est Lawrence Block qui ouvre le bal avec « Le Dessous des cartes », une enquête amusante, pas très morale, de Matt Scudder. Mary Higgins Clark signe « Vous souvenez-vous de moi ? », récit dans lequel elle nous prouve qu'elle n'a pas perdu son sens de l'intrigue tordue et du rebondissement. « Une nuit au Manchester », de Stanley Cohen, est un des meilleurs récits du recueil. De cette petite histoire diabolique, on retiendra qu'il faut parfois être très prudent dans le choix de ses amis...

De manière générale, tous les textes de cette anthologie témoignent du solide métier de leurs auteurs parmi lesquels on retrouve Dorothy Salisbury Davis, Mickey Friedman, Judith Kelman, Warren Murphy, Justin Scott, Peter Straub et Whitley Strieber. Une exception : Susan Isaacs, dont la nouvelle « Avec les compliments d'une amie » est aussi son premier texte publié. J'ajouterais que le thème de l'anthologie, soit l'amitié, est exploité très largement, avec toutes sortes de nuances et de variantes, comme il se doit. La palme de l'originalité revient cependant au texte de Justin Scott, « Le Ciel a faim », qui met en scène... des animaux. (NS)

Meurtres entre amis

The Adams Round Table

Paris, Albin Michel, 2003, 339 pages.



Du grand art

Le collègue Spohner vous a dit, en page 137 de la version papier de cette revue à l'occasion de la réparation en poche de *Ainsi saigne-t-il*, tout le bien qu'il pensait de Ian Rankin et de son inspecteur Rebus. Je joins ma voix à la sienne en signalant ici la sortie en poche d'un des meilleurs opus du célèbre inspecteur, *L'Ombre du tueur*, un roman qui a la puissance d'un coup de bélier et le souffle d'une baleine bleue. Ni plus ni moins qu'un des textes marquants des années '90 (parution originale en 1997) et qui a justement valu à son auteur le Mystery Writers Award du meilleur polar.

Outre une formidable enquête sur deux tueurs en série – Johnny Bible et Bible John, le premier copiant l'autre, qui a sévi dans les années '60 –, vous apprendrez plein de choses sur l'Écosse, ses habitants et l'insondable profondeur de la nature humaine.

Du grand art, ni plus ni moins. (JP)

L'Ombre du tueur

Ian Rankin

Paris, Folio (Policier 293), 2003, 642 pages.

